

jeunes gens. Il avoit la mine tout à fait martiale, lorsqu'il paraissoit armé de toutes pièces, et les juges des tournois avouoient que personne ne savoit rompre une lanc'e de meilleure grâce. »

« Il avoit l'esprit vaste et pénétrant, mais si ma! tourné, qu'il n'en pouvoit faire de bon usage », continue Varillas, et alors, il accumule à plaisir les traits les plus mordants, et charge son pinceau des couleurs les plus noires. Pierre ne lui paraît capable d'application qu'aux plaisirs, et d'un orgueil insupportable, dans une ville « où tous les gentilshommes croyoient être égaux. » Son luxe et sa colère lui semblent comparables à ceux d'Alexandre ; mais il avoue qu'il lui suffisoit d'entendre réciter de beaux vers *toscons*, et un peu de musique, pour le remettre en bonne humeur. Enfin, c'étoit, dit-il, un tempérament bizarre, dont les fautes servirent d'autant de degrés, pour l'aider à descendre dans le précipice.

Il faut bien reconnaître que, sur les sujets moins familiers aux études et à l'opinion du public, une fois qu'un pareil portrait est dessiné, même par un peintre du caractère de Varillas, ceux qui lui succèdent se bornent à le copier, pour abrégér leurs recherches. Aussi, ouvrez toutes les biographies, et la plupart des ouvrages de compilation, vous trouverez, à peu près partout, les mêmes sévérités banales pour le caractère et les infortunes de Pierre de Médicis. Je me suis cru permise, fautant que nécessaire, une nouvelle étude de cette figure historique, mêlée de si près à nos guerres nationales du xv<sup>e</sup> siècle, et je viens en apporter le résultat, très-différent, à ceux des lecteurs qui veulent juger par eux-mêmes, et sur pièces.

Avant de croire, même à ce que Varillas disoit de la bonne grâce de ce jeune prince, j'ai cherché partout son portrait en Italie ; c'est à Rome, dans la galerie Rospigliosi, dont la princesse, fille du duc de Cadore, nous ouvrait les trésors avec une grâce toute française, que j'ai eu l'heureuse chance de le rencontrer ; et de quel pinceau, de